

Fiction

Numéro 100, automne 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/19110ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(2005). Compte rendu de [Fiction]. *Nuit blanche*, (100), 13–25.

fiction

Élisabeth Vonarburg
REINE DE MÉMOIRE
T. 1, LA MAISON D'OUBLI
 Alire, Québec, 2005,
 688 p. ; 16,95 \$

Une fiction dont l'action se déroule en 1789, dans une petite ville du sud-ouest de la France ; contrairement aux apparences, ce n'est pas un roman historique. C'est une uchronie dont l'enjeu politique n'est pas les États généraux ni la Révolution française, mais la réforme de l'Église géminite. Défier l'histoire, c'est justement le propre de l'uchronie. Comme certains ont réécrit le Québec avec un référendum gagnant, Élisabeth Vonarburg a réécrit le monde avec la sœur jumelle de Jésus, Sophia.

Senso, Pierrino et Jiliane, qui n'ont de la magie qu'une idée vague, sont dès la première ligne confrontés à la « fenêtre-de-trop », laquelle n'est visible que d'un point de vue. Ensuite, ils découvrent la carte magique, puis leur grand-mère issue du pays qu'on désigne par *là-bas*. Au récit des frères jumeaux et de leur sœur, s'interpole celui de leur ancêtre, le jeune Gilles, en qui on décèle le talent nécessaire à la pratique des magies verte et bleue.

Si ce premier volume relate les premiers contacts de quatre enfants avec la magie, il ne s'adresse pas le moins du monde aux inconditionnels de *Harry Potter*. L'auteure y cultive un langage soutenu, mais aussi quelques longueurs qui suffiraient à décourager les jeunes lecteurs de J. K. Rowling. En effet, la saga d'Élisabeth Vonarburg nécessite une mise en contexte d'autant plus longue que le lecteur doit apprivoiser de nouveaux repères.

L'univers parallèle dans lequel on nous immerge est d'un réalisme tout en subtilité. Le lecteur doit réapprendre à penser et non pas accepter un contrat de lecture dans lequel figure l'in vraisemblable. Si le suspense met 300 pages à se manifester, le purgatoire entre notre monde et l'imaginaire de l'écrivaine n'est pas dénué d'intérêt. Cet ouvrage se lit comme on ouvre une porte : non sans quelque appréhension de ce qu'on découvrira par la suite. Une fenêtre magique ? À tout le moins une imagination foisonnante.

Julien Brault

Gérard Bouchard
PIKAUBA
 Boréal, Montréal, 2005,
 574 p. ; 29,95 \$

Pikauba, le deuxième roman de Gérard Bouchard, poursuit la saga entreprise en 2002 avec *Mistouk*. Bien que ses mânes soient omniprésentes, Méo Tremblay, le héros du premier volet, fait ici place à son fils Léo. *Pikauba* s'ouvre sur le drame vécu par le garçon, à six ans, sur la Réserve de Pointe-Bleue : sa mère, l'Indienne Senelle Manigouche, vient de mourir sous les crocs d'une meute de loups. Peu après, il est pris en charge, à Mistouk, par Julie Blanchette, qui s'attachera à lui pour toujours. Puis c'est l'adaptation difficile du jeune Métis au monde des Blancs, qui le traitent de « bâtard », comme écolier d'abord, comme collégien ensuite, vite incapable d'ailleurs de supporter la « vie cloîtrée » qui l'étouffe au Séminaire de Chicoutimi. Léo commence alors à travailler, à



16 ans, avec son oncle Antonin, à Jonquières. De fil en aiguille, il entreprend une ascension qui fera de lui un entrepreneur forestier florissant, voire « l'homme le plus riche de la région ». Le camp de Pikauba, dans le Parc des Laurentides, devient rapidement le centre des activités de la Société Mistapéo et le lieu d'un véritable « Village » regroupant des milliers d'individus, dont plusieurs femmes et enfants. La réussite du « bâtard » s'accomplit de surcroît malgré les manigances d'un concurrent hypocrite, le réputé Elzéar Gosselin, et en dépit des manœuvres d'un clergé jaloux de ses prérogatives, qui ne lui pardonne pas sa « colonie sans prêtre, sans église ». Parallèlement, la vie

amoureuse de Léo connaît des soubresauts qui se résolvent par son mariage avec Cibèle, une amie d'enfance, après l'abandon des affaires, au seuil de la quarantaine.

Les lecteurs de *Mistouk* retrouveront sans doute avec plaisir un déroulement chronologique simple et efficace, un ton humoristique de bonne venue et des pages d'anthologie où le romancier le dispute avec succès au socio-ethnologue. Force est cependant de constater que *Pikauba* n'a pas la densité ni le fondu cohésif du premier roman. Tendent fortement à modérer l'adhésion du lecteur, en effet, des épisodes plus ou moins gratuits (tel l'égaré de l'Indienne Nova en forêt, au 37^e chapitre), des longueurs (par exemple lors des « olympiades régionales », au 42^e chapitre), des détails parfois surabondants (v.g. pour les livraisons « de croûtes, de rippe ou de bran de scie », en « troque », au 6^e chapitre), ou encore la présentation sérielle et monolithique de la faune humaine colorée de Pikauba, sur huit pages, au 18^e chapitre. Certaines négligences donnent du reste à penser que le roman a pu être composé un peu rapidement : ainsi, pourquoi Léo, venu au monde le 24 juin 1919 dans *Mistouk*, naît-il un jour plus tard dans *Pikauba* ?

Jean-Guy Hudon

Daniel G. Lalande
SUR LES ÉPAULES
D'UN GNOME
 La Plume d'Oie,
 Cap-Saint-Ignace, 2005,
 108 p. ; 16,95 \$

Gnomes, elfes et fées connaissent depuis quelque temps une popularité sans précédent : on les rencontre au cinéma, à la télévision, dans la littérature, quand ce n'est pas simplement dans le jardin du voisin. Daniel

fiction

G. Lalande a fait de ces êtres insolites les personnages-clés de son roman intitulé *Sur les épaules d'un gnome*. Bien que plutôt bref – il compte tout au plus une centaine de pages –, le roman multiplie péripéties et rebondissements. Le héros en est David, un jeune costumier parti tenter fortune à Londres où des aventures saugrenues lui arrivent et où, guidé par un gnome suédois adepte de cabrioles de toutes sortes, il découvre les clés devant lui permettre d'établir un contact direct avec son être intérieur : « [...] j'étais tombé dans une faille de l'histoire du petit peuple [les gnomes] en écoutant ma voix intérieure qui cherchait la beauté », dira-t-il à la fin du récit pour résumer son périple. Le roman adopte la facture d'un rituel initiatique qui conduit David d'un lieu initial terne et angoissant à « l'Autre Monde », univers coloré où tout devient possible. Ouverture au sacré, initiation à la teneur « magique » de la vie, *Sur les épaules d'un gnome* révèle en définitive au lecteur que repose en chaque être humain un gnome de lumière n'attendant que le moment opportun pour bondir et manifester sa soif d'existence tumultueuse.

Première œuvre d'un jeune auteur prometteur, *Sur les épaules d'un gnome* se présente comme un véritable hymne à la vie. Certes, quelques maladresses de débutant se traduisent çà et là dans le roman par des lourdeurs de style évidentes : par exemple, Daniel G. Lalande place souvent son héros dans des situations abracadabrantes, où les rapports de cause à effet ne sont guère explicites ; il multiplie les

comparaisons gratuites, peu éclairantes sur l'état des personnages ; enfin, l'utilisation constante du plus-que-parfait de l'indicatif affecte la chronologie des événements. Qu'à cela ne tienne, le roman communique au lecteur un vent de fraîcheur et Lalande réussit, par un jeu intéressant sur les lieux communs, par le recours au surnaturel mais aussi à l'aide d'un métissage et culturel et temporel, à faire vivre à son lecteur une aventure féerique. *Sur les épaules d'un gnome* gagnera à être dévoré des yeux par petits et grands, gnomes ou humanoïdes.

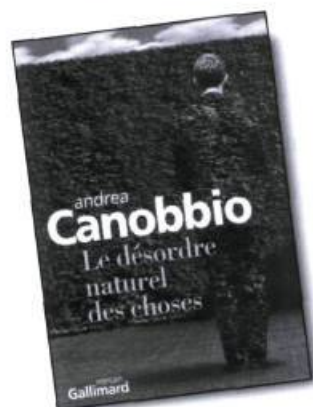
Jean-Pierre Thomas

**Andrea Canobbio
LE DÉSORDRE NATUREL
DES CHOSES**

Trad. de l'italien
par Vincent Raynaud
Gallimard, Paris, 2005,
335 p. ; 42,50 \$

Claudio Fratta, jardinier solitaire, met la table pour deux. S'asseyant d'abord à sa place, il mange son plat. Une fois son repas terminé, il s'assoit à la place de l'invité et vide la seconde assiette. Sans doute cela explique-t-il son embonpoint... Voilà un trait de personnalité qui laisse le lecteur perplexe.

Un soir d'automne, alors qu'il guette un homme dans le stationnement d'un centre commercial, il assiste à un meurtre sordide : après que l'homme eût été renversé, une voiture surgit et roule sur le corps qui gît avant de disparaître dans la nuit. Mû par une curiosité morbide, Fratta entreprend de rattraper la Ka. Après un court moment de réflexion, dans sa voiture, tous



feux éteints, le jardinier prend des risques inutiles puisque la Ka roule lentement, comme si elle ne fuyait rien et, pourtant, elle se retrouve dans le pré. En bon secouriste, Fratta emmène la victime de l'accident, une femme, aux urgences et rentre chez lui. Et c'est le début d'une longue histoire où le passé

rejaillira de la façon la plus inattendue. « Les paroles d'un père ou d'une mère, prononcées ou suggérées, peuvent sommeiller en nous des années avant de se réveiller, le moment venu, et de se faire entendre par-dessus le troupeau des mots qui chaque jour hurlent leur signification dans l'enclos de notre esprit. »

Dans une prose magnifique et bien mesurée, Andrea Canobbio livre ici une intrigue fort bien ficelée dans laquelle s'enchevêtrent présent et passé. Comme pour les jardins qu'il crée, Claudio Fratta se verra forcé par les circonstances de mettre de l'ordre dans le désordre naturel de sa mémoire, car lorsque les souvenirs resurgissent, le passé se laisse difficilement déchiffrer. Un roman énigmatique et ingénieux, tout en finesse, dont on savoure les heureuses métaphores.

Sylvie Trottier

**Christiane Frenette
APRÈS LA NUIT ROUGE**
Boréal, Montréal, 2005,
168 p. ; 19,95 \$

Après un incendie qui ravage le quartier de Rimouski où il habite, Thomas se sent coupable et hurle à qui veut l'entendre au milieu des décombres qu'il est responsable du malheur qui vient de s'abattre sur la ville. Au lendemain du drame, il est interné à Québec durant plusieurs années au cours desquelles les médecins tentent de raviver sa mémoire et son goût de vivre. Jeune fille modèle, Marie verra sa vie transformée après la nuit rouge. Elle deviendra l'épouse irréprochable et effacée de Romain, jeune médecin qui croit qu'on peut venir à bout de tout avec la raison et de la bonne volonté. Leurs destins se retrouvent bientôt enlacés, qui en quête de son passé, qui à la recherche de son identité, qui à

la recherche de l'amitié perdue. D'un passé qu'ils croient commun prend forme un présent qui leur échappe, qui ne cesse de les éloigner les uns des autres, et d'eux-mêmes. Et puis il y a Lou, la fille cadette de Marie, qui ouvre une brèche dans le récit en réalisant le rêve fou de sa mère : elle fuira Rimouski et sa famille afin d'échapper à l'ordre immuable des choses, aux apparences qui figent toute vie. Durant plus de trente ans, elle concrétisera le refus, l'absence, l'exil.

Après la nuit rouge, le dernier roman que vient de faire paraître Christiane Frenette, succède à un recueil de nouvelles particulièrement réussi, *Celle qui marche sur du verre*. Dans l'un et l'autre cas, Christiane Frenette réussit à esquisser le drame intérieur des personnages qu'elle met en scène avec autant de retenue que d'intensité. En quelques traits, elle brosse l'essentiel d'une situation (ici la perte de mémoire, d'identité, et l'inévitable quête qui s'ensuit), donne des personnages les caractéristiques indispensables à la saisie du drame qui les habite, et ce, avec une grande justesse. La romancière, comme dans son roman précédent, *La nuit entière*, occupe davantage l'espace du silence, du non-dit, et l'une des forces de son écriture est d'épouser au plus près le point de vue narratif des personnages, le trouble qui les habite, de traduire le sentiment de déperdition qui leur colle à la peau et qui n'est jamais nommé. Sentiment de déperdition ici accentué par l'entrecroisement des points de vue narratifs, des trames et des destins, des époques et des lieux qui ne cessent de ramener les personnages à eux-mêmes, à leur propre quête à jamais inassouvie.

« Il y a tant de manières de dire les choses », pensera Lou lorsque l'occasion lui sera offerte une nouvelle fois de tout

recommencer, d'échapper à nouveau à l'inéluctable, tout en sachant toute fuite vaine. Tôt ou tard, il faut revenir, se souvenir. *Après la nuit rouge* repose sur une grande maîtrise de l'écriture, entièrement mise au service du dévoilement, de l'atmosphère qui enveloppe les personnages. Un roman qui mérite d'être lu et relu.

Jean-Paul Beaumier

Khaled Hosseini LES CERFS-VOLANTS DE KABOUL

Trad. de l'américain
par Valérie Bourgeois
Belfond, Paris, 2005,
383 p. ; 29,95 \$

J'ai lu ce roman qui se déroule principalement à Kaboul aussitôt après avoir lu *Le libraire de Kaboul*, un passionnant reportage d'Asne Seierstad sur l'Afghanistan. On y retrouve les

mêmes traits de caractère afghans, la même allure altière des hommes et la même soumission imposée aux femmes, qui savent parfois la contourner. Aussi la même austère majesté d'un paysage montagneux et la même obsession des envahisseurs russes et talibans qui ont littéralement démoli le pays.

C'est l'histoire de deux frères qui se côtoient sans savoir qu'ils ont le même père, l'un de descendance aristocratique, l'autre d'une ethnie inférieure par sa mère. On assiste, tout au cours du récit, à la relation amoureuse haine des deux garçons, relation qui se prolonge même au-delà de la mort de l'un d'eux, qui laisse un fils derrière lui. L'intérêt de ce roman très attachant et très bien mené par l'auteur, lui-même familier de ce pays, est de nous introduire dramatiquement à la psychologie très complexe de ce peuple aux contrastes frappants entre sa fierté

presque arrogante et la misère à laquelle l'ont réduit les invasions successives qu'il a dû subir.

Ce tableau vivant complète de façon très concrète les témoignages regroupés dans *Le libraire de Kaboul*.

Jean-Claude Dussault

Bruno Hébert LE JEU DE L'ÉPAVE Leméac, Montréal, 2005, 131 p. ; 17,95 \$

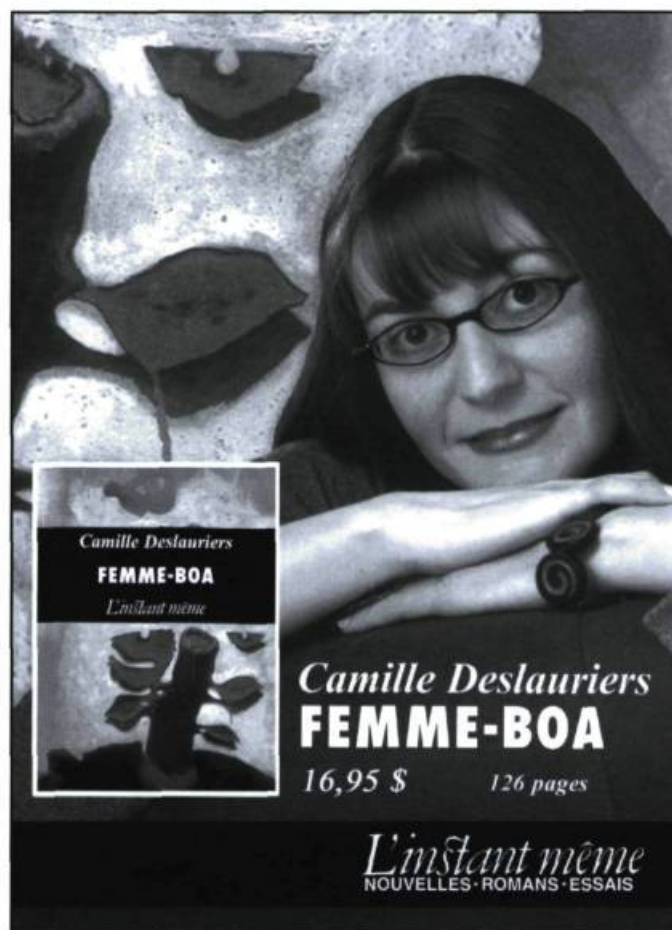
Disparus, Léon et sa Clarence de *C'est pas moi, je le jure !*, premier roman de Bruno Hébert. Malgré la connotation ludique du titre de cette troisième œuvre, l'auteur y a délaissé l'univers de l'enfance pour plonger dans les mers obscures de l'âge adulte.

Pas de demi-mesures, cette fois. Alors que dans *Alice court avec René*, Bruno Hébert hésitait encore entre deux états, tel un adolescent vacillant entre autonomie et dépendance, il explore ici résolument la crise de la quarantaine. Son *je* narratif n'est donc plus celui du gamin déluré, mais plutôt la voix de l'écrivain face au vertige de la page blanche, de l'homme qui cherche une raison de vivre, donc d'écrire.

Sa fuite en avant prend les allures d'une folle virée au Mexique où il espère témoigner par sa plume de drames grandioses. Au lieu de quoi, comme il l'énonce si bien lui-même : « Moi qui voulais écrire un grand roman-fleuve, j'ai les deux pieds dans le ru ». Retour à la case départ, donc, où le narrateur tirera tout de même profit de ses *orphelines*, ses notes de voyage, en jouant les transfuges entre maisons d'édition.

L'écriture de Bruno Hébert, alimentée de cynisme et d'auto-analyse, n'a rien perdu de son pouvoir hilarant.

Suzanne Desjardins



fiction

Louis Lefebvre
LE TROISIÈME
ANGE À GAUCHE
 Boréal, Montréal, 2005,
 265 p. ; 22,95 \$

Italie, 1980, un été politiquement torride avec explosions historiques meurtrières. Au milieu de touristes dont l'ignorance et l'ingénuité font sourire, de voyageurs affectés de surdose artistique dite syndrome de Stendhal et d'aimables citoyens, Québécois et Toscans croisent la route de Jean-François Beaulieu, l'aidant à ouvrir ou à refermer d'importants chapitres de sa vie.

En tête de liste, nimbé de son auréole et de ses quelque 700 années, un personnage de la superbe *Maestà* de Duccio di Buoninsegna (1308) l'attend à Sienne. « Un ange détonnait sur le côté gauche du tableau, avec sa peau foncée, son regard perdu ailleurs et son expression triste. » **Le troisième ange à gauche** protégeait-il le généticien lorsque, coincé dans un train après sa fuite d'un congrès scientifique, l'homme échappe à l'attentat de la gare de Bologne ? Ce sera ainsi tout au long du roman, le hasard guidera bien les pas du héros.

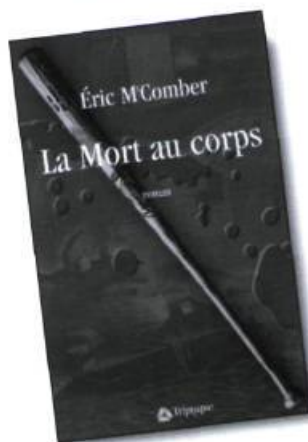
Les alentours moyenâgeux de Sienne – et son endiablé Palio – servent de décor à la quête identitaire et familiale du jeune Montréalais. On connaît plus vilain paysage pour situer les allers et retours de Jean-François Beaulieu qui virevolte de son père mort à sa maîtresse italienne inconnue, qui hésite entre sa copine Nicole désirant un enfant et la belle Nathalie ne le courtisant que pour mieux le laisser tomber.

Louis Lefebvre maîtrise l'art de la description, affiche une certaine érudition faite pour plaire et a le sens du récit. Sa connaissance géopolitique de l'Italie des années 1980 se marie bien avec son analyse de la faillite référendaire québécoise. « Lui et ses amis s'étaient tous mis à déprimer après le 20 mai. » Sur fond scientifique et avec quelques accents de thriller, le quatrième roman du professeur de biologie à l'Université McGill mettra en joie les amoureux des arts et de l'Italie. Un livre frais et intelligent qui donne le goût de voyager.

Michèle Bernard

Jean-Christophe Rufin
LA SALAMANDRE
 Gallimard, Paris, 2005,
 200 p. ; 27,95 \$

Avec comme toile de fond le Brésil qu'il connaît bien, Jean-Christophe Rufin nous raconte la terrible histoire d'une jeune Française qui ne cherchait qu'une évasion temporaire de sa routine professionnelle, qui lui aurait peut-être redonné le goût de vivre. Elle répond à l'invitation d'un couple ami et se rend au Brésil où l'attend la plus folle aventure. Elle s'éprend d'un beau Brésilien entreprenant et tente de se l'attacher ; mais c'est elle qui s'engouffre complètement dans cet imbroglio sentimental et devient la victime de cet amour à sens unique. En vue de s'établir avec cet amant dont elle ne sait rien, elle retourne en France et revient avec toute sa fortune. Il s'en suit toute une série de mésaventures où se côtoient sadisme et masochisme. Après avoir été soumise à tous les outrages et abus, elle



s'en sort brûlée et démolie, jusqu'au jour où elle comprend, du fond de son désespoir, que dans cette aventure amoureuse qui a mal tourné, c'est elle-même qui a tout inventé, sans tenir compte de la réalité. Une habile sortie philosophique de ce jeu de dupes où l'héroïne a perdu à la fois sa fortune et son intégrité physique.

Le livre est écrit dans une langue riche et colorée qui évoque avec bonheur les multiples facettes de ce pays de tous les désirs et de toutes les déceptions.
 Jean-Claude Dussault

Éric McComber
LA MORT AU CORPS
 Triptyque, Montréal, 2005,
 299 p. ; 19 \$

Sale et salace, incestueux et scatologique, l'univers du roman n'est pas sans rappeler celui qu'entretient dans ses livres Victor-Lévy Beaulieu. D'ailleurs, la première partie du bouquin, qui relate l'enfance d'Émile, le protagoniste, ressemble étrangement à *Race de monde* : le père catholique, mou jusqu'à en perdre l'échine, la mère forte, le journal étudiant, la sexualité précoce...

Faute de prêts et bourses, Émile quitte prématurément le cégep. Un agent de l'Aide sociale lui fait valoir que c'est la seule manière d'obtenir des prestations : ça, ou poursuivre ses parents. Il a pris sa première décision d'adulte. Une vie de grandes et de petites misères s'ouvre à lui.

Il coltine son désabusement de bar en bar, survit en faisant des spectacles rock, puis un jour « le fil d'acier qui retenait en place les mécanismes du désespoir se rompt d'un seul coup ». Ce jour-là, il se bourre de psychotropes. Il hallucine. Il perd connaissance. Une voix lui dit d'arrêter l'alcool, la drogue, les baisés sans lendemain, de se trouver une femme, puis d'écrire.

L'ouvrage recèle de grandes qualités, mais sent à plein nez la thérapie personnelle. Exorciser une vie décadente passée, mais aussi, régler des comptes. Par exemple, l'auteur met en scène Jean Leloup. Dans sa brève apparition, le chanteur fait figure de prétentieux, mais surtout, tient un discours outrageux.

sement misogyne. Dans quelle mesure ce passage s'insère dans la trame narrative ? Il faudrait le demander à l'auteur.

Certains ont reproché à Éric M^cComber d'écrire ses dialogues en langue vernaculaire. Quand un personnage prend la parole, il n'embouche pas un parlé parisien, mais montréalais. C'est le contraire qui devrait choquer. C'est là une force de l'auteur et le résultat d'un travail considérable. Pour reproduire l'accent propre à chacun, pour rester fidèle à la sonorité, il a certainement répété longtemps l'exercice que Flaubert appelait le « gueuloir ». L'écrivain a justement de la gueule à revendre : un style et une voix forte. C'est son deuxième roman. Gageons qu'il y en aura d'autres et sans aucun doute, de meilleurs.

Julien Brault

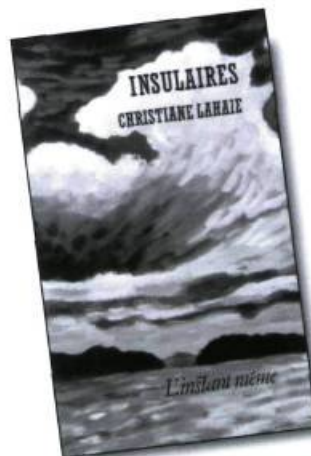
Margaret Atwood
LE DERNIER HOMME
Trad. de l'anglais par
Michèle Albaret-Maatsch
Robert Laffont, Paris,
2005, 394 p. ; 34,95 \$

« Dans une existence antérieure, Snowman ne s'appelait pas Snowman, mais Jimmy. C'était un gentil garçon en ce temps-là. » Seul rescapé d'un monde bel et bien mort, le narrateur raconte comment son ami d'enfance, Crake, à trop s'être amusé à jouer les démiurges, a provoqué un véritable cataclysme.

La végétation recouvre peu à peu les vestiges de l'ancienne civilisation. C'est désormais le règne d'une nouvelle espèce d'humains et de nouvelles espèces animales dont le lecteur croira avoir déjà entendu parler aux informations télévisées. « Le projet porcon visait à pro-

duire une gamme d'organes humains, irréprochables dans un modèle transgénique de porc knock-out. Les organes étaient destinés à faciliter les transplantations et à limiter les rejets, mais aussi à résister à des agressions de microbes opportunistes et de virus dont les souches se multipliaient d'année en année. » C'est tout le talent de Margaret Atwood de faire croire à ses lecteurs que le monde effrayant qu'elle entend nous montrer est le nôtre, à quelques infimes détails près... Figure majeure de la littérature canadienne, elle sait depuis longtemps discerner les dérives de notre époque pour en faire des sujets de romans d'anticipation.

Pamphlet politique, conte prophétique, *Le dernier homme* est lui-même présenté comme un hybride d'*Orange mécanique* et du *Dernier des mondes*. Cette fable impitoyable sur les apprentis sorciers est très souvent convaincante, Margaret Atwood ne manquant ni de talent ni d'imagination : « Les étudiants de Botanique transgénique (département Ornementation) avaient créé toute une batterie de mélanges tropicaux qui résistaient aux sécheresses et aux inondations [...]. Les rochers artificiels ressemblaient à de véritables rochers mais pesaient moins lourd ; de surcroît, ils absorbaient l'eau en période humide et la libéraient en période sèche, de sorte qu'ils régulaient naturellement l'irrigation des pelouses. Ils étaient commercialisés sous le nom de Roculateurs. Cela dit, il fallait les éviter en période de fortes pluies, car il leur arrivait d'exploser ». Les retours en arrière, alors que Jimmy et Crake, plus jeunes, sont inséparables et s'amusent avec Extinctathon, un jeu de rôles sur



des mutations bizarres déniché sur Internet, s'étirent un peu trop par moments.

Mais on notera des passages très drôles, d'un cynisme qui fait rire un peu jaune : « En Australie où il y avait encore des syndicats, les dockers syndiqués refusèrent de décharger les cargaisons de Cafésympa ; aux États-Unis, il y eut une Boston Coffee Party » ! La traductrice, Michèle Albaret-Maatsch, mérite une mention particulière pour la créativité dont elle fait preuve dans la

traduction savoureuse des noms propres, RejouvenEssence, NouvoMoi, le Centre Asperger, PoNeuv, SentéGénic...

Si, à bien des égards, *Le dernier homme* est un roman captivant, on ne saurait toutefois le qualifier de divertissant, tant le miroir qu'il tend à notre société nous renvoie une image horribles de vraisemblance...

Isabelle Collombat

Christiane Lahaie
INSULAIRES
L'instant même, Québec,
2005, 127 p. ; 10,95 \$

Frederick Ward est mort. Ses cendres sont enterrées quelque part en Angleterre. Il était le grand ami de la mère de celle qu'on appellera la voyageuse, celle qui décide d'aller se recueillir sur la tombe de Frederick Ward, parce que dans ses souvenirs de petite fille, il est l'image parfaite de l'Anglais, avec tout ce que cela représente de mythique et de mystérieux.

Voilà pour la mise en situation. Mais encore...

En fait, en quatorze nouvelles qui représentent autant d'étapes d'un itinéraire, Christiane Lahaie découvre l'Angleterre, nous promène dans un univers de châteaux, de croisières, de fonds marins, de brume, de hautes terres, de marécages. On y rencontre des créatures de rêve ou de cauchemars, des hommes de la lande à la simple femme de chambre. Les légendes exaltantes du passé se confondent avec la platitude de l'aujourd'hui.

On mène un genre de quête en terre inconnue, où l'on se plaît à savourer tous les noms de lieux, de personnes, comme si on s'en nourrissait. L'auteur redit si souvent le nom de ses personnages qu'ils finissent par rouler en boucle dans l'esprit, comme une chanson.

On arrive au bout du voyage en ayant le sentiment d'avoir

vu, entendu, mais de devoir rentrer seul, avec rien de particulier à rapporter, que des images qui nous appartiennent et sont impossibles à partager.

Réjeanne Larouche

Matthieu Simard
DOUCE MOITIÉ
Stanké, Outremont, 2005,
212 p. ; 14,95 \$

Troisième roman de Matthieu Simard, *Douce moitié* est cependant le premier qu'il m'est donné de lire de ce jeune auteur – plutôt prolifique – nouvellement apparu dans le monde du livre québécois. C'est donc avec curiosité que j'ai amorcé ma lecture de ce petit roman qui, je dois l'avouer, m'a séduit par son format original, tout à fait adapté au concept du projet (un tout petit « demi-roman » de forme carrée, judicieusement intitulé *Douce moitié*).

N'échappant pas à la vague autofictionnelle sur laquelle flotte la « nouvelle » littérature québécoise, l'œuvre de Matthieu Simard entretient volontairement un flou autobiographique. Plutôt commun, le personnage de Matthieu, dont le prénom s'écrit avec deux « t » (tout comme celui de l'auteur), incarne un *loser* sympathique, jeune adulte un peu lâche à tendance narcissique, comme on en rencontre assez fréquemment dans les récits québécois contemporains. En relation « on et off » avec Julie depuis plusieurs années, Matthieu s'interroge sur les sentiments qu'il ressent pour sa copine, puis décide de lui demander de l'épouser. Ainsi se résume *Douce moitié*.

L'originalité de Matthieu Simard – l'auteur – ne réside donc pas dans l'histoire qu'il raconte, mais plutôt dans le style qu'il a adopté. Parce que comme populaire par certains, sa plume se tient loin des fio-

ritures et des tournures déli-berément élégantes. Spontanée, l'écriture de Matthieu Simard dénote certes par moments une certaine légèreté, voire une facilité, mais évoque dans l'ensemble une sincérité qui provoque l'adhésion. Parfois cynique, souvent bon observateur, le jeune auteur propose une œuvre qui a, selon moi, le mérite d'être franche. Comme l'indique la quatrième de couverture, *Douce moitié* est une « [h]istoire d'amour et de demande en mariage, avec des beaux petits moments cutes, d'autres moments drôles. Et des moments plates. Plates mais agréables à lire ». Or, le « demi-roman » de Matthieu Simard tient ses promesses : c'est avec plaisir, la plupart du temps avec un sourire en coin, que j'ai lu *Douce moitié*, un livre sympathique et sans prétention d'un auteur qui, mine de rien, au fil des pages et des livres qui s'accumulent, me semble capable de produire une œuvre cohérente et assurément actuelle. Parce que la vie est aussi faite de petites choses toutes simples.

Véronique Pepin

Pierre Assouline
LUTETIA
Gallimard, Paris, 2005,
438 p. ; 34,95 \$

En 2005, la Seconde Guerre mondiale et son cortège d'abjections refont la une des journaux et du petit écran à l'occasion du soixantième anniversaire de l'armistice. Avec ces images, l'obsédante réalité des atrocités commises revient hanter les bonnes consciences. Lancinant, le souvenir n'en demeure pas moins nécessaire car il atteste la part restante d'humanité en l'Homme.

En marge du beau témoignage d'un détective d'hôtel, Édouard Kiefer, Pierre Assouline met en scène de nombreux per-



sonnages. En effet, une foule bigarrée défile dans le grand hôtel de la rive gauche sous le regard fureteur de Kiefer : des célébrités, des écrivains – dont James Joyce –, des musiciens, des peintres, des gentlemen « emparticulés », des émigrés allemands, le comte et la comtesse Clary, et j'en passe ! Dans le roman, divisé en trois parties, ceux-là sont de la première, « Le monde d'avant », alors que la faune de la deuxième partie, « Pendant ce temps », est tout autre. Pendant l'Occupation, les Allemands ont réquisitionné Lutetia pour en faire le siège de l'Abwehr. Aussi le discret Kiefer se trouve-t-il aux premières loges parmi les espions, témoin privilégié d'une guerre qui atteint des sommets de barbarie inégalés. C'est toutefois la dernière partie, « La vie après », qui touche le plus. Pierre Assouline n'y décrit pas la société concentrationnaire, comme tant de romans l'ont fait depuis la dernière guerre, mais il en montre les conséquences : stigmatisés par la folie du III^e Reich, les êtres émaciés et brisés qui reviennent d'Auschwitz, de Drancy, de Dachau, de Majdanek, de Treblinka, de Buchenwald, de Bergen-Belsen... n'ont pas eu à attendre des années pour devenir des vieillards. Ils savent mieux que quiconque que la vie est un sursis.

Roman historique empreint d'une vibrante sensibilité, *Lutetia* se démarque par l'angle



de vue adopté : témoin passif de l'Histoire, son personnage principal, Édouard, résume bien ce que fut et demeure Lutetia : « Si les murs pouvaient parler... Ils suintent, murmurent, hurlent parfois mais ne parlent pas. À Lutetia, la musique de fond est faite de chuchotements, ceux de leur colloque ininterrompu depuis un demi-siècle. Car si tout grand hôtel est un lieu hanté, celui-ci l'est plus que d'autres ».

Sylvie Trottier

Sophie Frisson
LE VIEUX FANTÔME
QUI DANSAIT
SOUS LA LUNE
XYZ, Montréal, 2005,
141 p. ; 20 \$

« Moins j'ai de choses à dire, plus j'écris... » : ces propos résument une bonne partie du roman *Le vieux fantôme qui dansait sous la lune*, de Sophie Frisson, paru récemment chez XYZ éditeur. Le personnage de Sophie (aussi narratrice et auteure, sous le couvert d'un pseudonyme), apprentie romancière en vacances au Mexique, tente d'y écrire le chef-d'œuvre du millénaire. La jeune femme peine, à la recherche d'un moyen de se réconcilier avec la littérature, ce qui lui permettrait de faire fusionner réalité et fiction : « Pourquoi me suis-je réfugiée dans cette fabrique de

soupe artificielle ? Est-ce que j'aurais peur du monde réel ? [...] Est-ce que je m'enfoncé dans la littérature parce que j'aime me poser des questions inutiles ? » Les réponses surgissent sous forme de critiques acerbes non seulement à l'égard de la littérature et des grands auteurs (Gérard de Nerval devient un « vieux pédé », tandis qu'Ernest Hemingway, Francis Scott Fitzgerald et Henry Miller figurent des « tocards »), mais encore à propos du mode de vie occidental en général. Jusqu'au jour où Sophie se laisse enjôler par un vieillard, magicien de l'écrit à ses heures, qui lui apprend à manier le temps. Touchée par l'intensité de cet homme dépravé mais non moins doté d'une grande sagesse, Sophie se transforme pour lui en la mère qu'elle a toujours refusé d'être.

Le roman de Sophie Frisson explore une problématique qui, bien que traitée précédemment par quantité d'écrivains, n'en demeure pas moins actuelle en ce qu'elle caractérise le cheminement de tout individu : comment apprendre à vivre en accord avec soi dans un univers tenné par le temps qui, dans sa fuite inéluctable, conduit en droite ligne vers la mort ? Présenté sous forme de journal personnel, le récit use d'abord à foison d'ironie, tournant tout propos à la moquerie, pour adopter par la suite un ton sérieux qui lui donne sa stature. « Pourquoi est-il si difficile d'être jeune ? » demande la narratrice au moment où elle réalise que sa mémoire n'est qu'un réservoir d'impressions superficielles. Lorsque le vieillard disparaît dans un accident de parapente, Sophie comprend que toute « vie se [termine]

inachevée ». Elle saisit la nécessité de vivre l'instant présent, de donner à sa vie une intensité singulière, ce qui confère au roman la portée d'une réflexion profonde sur les aléas de l'existence.

Jean-Pierre Thomas

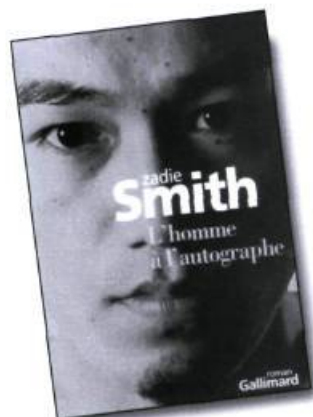
Zadie Smith **L'HOMME À L'AUTOGRAPHE**

Trad. de l'anglais
par Jamila et Serge Chauvin
Gallimard, Paris, 2005,
405 p. ; 39,95 \$

Dans son second livre, *L'homme à l'autographe*, Zadie Smith nous présente un jeune autographe en quête d'identité, né d'un père chinois et d'une mère juive. Son travail – quelque peu méconnu – consiste à recueillir et à revendre des autographes et des objets ayant appartenu à des célébrités. Loin d'être un prétexte au récit, cette profession est le centre même du roman, qui suscite discussions et réflexions profondes sur la célébrité, la passion... et l'obsession.

L'intrigue débute au réveil d'Alex-li Tandem alors qu'il se remet d'un *bad trip d'acide*. Déboussolé, il découvre, affiché sur sa porte, l'autographe de son idole : une actrice des années 1950 qui a toujours refusé à ses fans un papier signé de sa main. Cependant, incapable de se rappeler quand et comment il a reçu ce trésor, Alex-li part à la recherche de la vieille actrice pour s'assurer que ce n'est pas là le fruit de sa propre main en proie à la drogue.

Maniant un sarcasme brillant, des images et des comparaisons originales, le style de



L'homme à l'autographe soutient avec talent des réflexions humaines et sans prétention sur la religion, l'art, la culture et la société. Cependant, la grande culture dont fait preuve l'auteur devient parfois un obstacle à la lecture. Mis à part ce petit accroc, le roman de Zadie Smith est une des perles de l'année grâce au point de vue réaliste qu'il exprime sur le monde de la célébrité, n'en oubliant pas les deux aspects fondamentaux : adulateurs et adulés.

Joanie Boutin

Gabriel García Márquez **MÉMOIRE DE MES PUTAINS TRISTES**

Trad. de l'espagnol
par Annie Morvan
Grasset, Paris, 2005,
130 p. ; 22,95 \$

Pour fêter ses 90 ans, un scribouillard sud-américain décide de « s'offrir une folle nuit d'amour avec une adolescente vierge ». Ainsi débute ce *Mémoire de mes putains tristes* qui annonçait – on pouvait le croire – une sorte de chronique libidineuse précédant une mort annoncée, mais qui tourne à l'hymne à l'amour au temps du viagra.

En effet, le vieux satyre qui n'a connu toute sa vie que des amours stipendiées, s'éprend follement de « la petite » que lui a trouvée sa vieille complice, la maquerelle du coin. Bien que jamais « consommés », leurs rendez-vous deviendront sa raison de vivre.

Le récit au « je » se développe au gré des événements qui se présenteront dans l'année qui suivra leur première nuit. La plupart sont sans rapport avec elle, mais servent de prétextes à l'auteur pour étaler les ratages de la vie de son héros et les petits riens qui composent ses journées.

Ni récit introspectif, ni retour nostalgique sur le passé, *Mémoire de mes putains tristes* se présente plutôt comme une fable optimiste sur le phénomène du vieillissement. Le roman se clôt sur une vision pleine d'espoir : « C'était enfin la vraie vie, mon cœur était sauf et j'étais condamné à mourir d'amour au terme d'une agonie de plaisir un jour quelconque après ma centième année ».

Ce côté utopique enlève d'ailleurs à cette histoire d'amour et de désir son côté scabreux. Quant à la plume du vieux (78 ans) Nobel colombien, disons qu'elle n'a rien perdu de son extraordinaire pouvoir de suggestion et de séduction.

Yvon Poulin

Sarah Waters **AFFINITÉS**

Trad. de l'anglais
par Erika Abrams
Denoël, Paris, 2005,
522 p. ; 39,95 \$

« 24 septembre 1874. Papa disait qu'on peut tirer un récit de n'importe quelle suite d'événements : le tout est de savoir où commencer et où mettre le point final. » Ainsi commence *Affinités*, sur ces

fortes paroles qui laissent accroire que Sarah Waters sait décidément de quoi elle parle...

L'action commence et se poursuit en pleine ère victorienne, à Londres, dans un endroit très particulier de Londres, la prison pour femmes de Millbank. Margaret Prior, dame patronnesse et femme du monde cultivée, y fait des visites pour sauver son âme et celle des voleuses, criminelles, faussaires, mères maquerelles et avorteuses incarcérées. Sa rencontre avec Selina Dawes, une détenue qui ne cesse de clamer son innocence, lui fait découvrir le très étrange univers du spiritisme et des médiums. Margaret est troublée, irrésistiblement attirée par le monde de Selina, et par Selina elle-même ; leur drôle d'histoire ne tarde pas à prendre un tour passionnel.

Margaret consigne tout de cette histoire dans un cahier, absolument tout et de manière obsessionnelle. « Enfin, j'ai ouvert ce cahier, je l'ai feuilleté. J'avais présent à l'esprit le mot d'Arthur, disant que les livres des femmes écrivains ne seraient jamais que des chroniques du cœur. Il me semble que j'ai cru sur le moment pouvoir lui donner le démenti en continuant à aller à Millbank et à consigner ici le compte rendu de mes visites. »

La narration, menée sur le mode du journal, est sans failles, le décor est splendidement campé, la progression psychologique est très finement élaborée, les descriptions physiques de la vie quotidienne en prison sont magistrales, le récit, à la fois oppressant et intimiste, est d'une grande intensité, la langue, précise, est d'une rare élégance (l'exceptionnel travail de la traductrice, Erika Abrams, y est sans doute pour beaucoup). Et le suspense enfle jusqu'à un dénouement qui nous mystifie littéralement. On dit régulièrement de Sarah Waters qu'elle est

la digne héritière de William Wilkie Collins et de Charles Dickens. Chose certaine, *Affinités* est un roman « so british » très réussi.

Armelle Datin

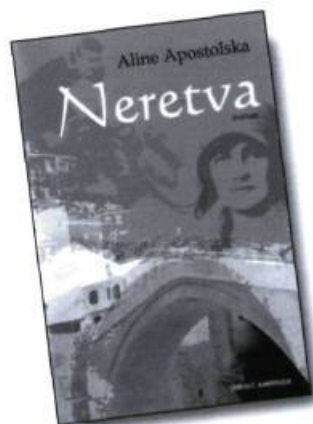
Aline Apostolska
NERETVA
Québec Amérique,
Montréal, 2005,
449 p. ; 24,95 \$

À l'été 2004, je parcourais la Bosnie-Herzégovine, longeant le fleuve Neretva de Sarajevo à Mostar. Dès la sortie du roman d'Aline Apostolska, je savais qu'y suivre les aventures de la famille Mijatovic-Apostolski me ramènerait vers mes Balkans bien-aimés. Une invitation au voyage.

L'ambitieuse fresque populaire se déroule sur une centaine d'années, de la chute des empires austro-hongrois et ottoman après la Première Guerre mondiale jusqu'à l'ultime désintégration de la Yougoslavie en 2003. La saga entremêle l'Histoire aux mille petites histoires intimes, amalgamant époques, pays, villes, nations, langues et religions dans un casse-tête complexe. Le projet est audacieux car rien n'est simple dans les Balkans dont le mot turc fusionne la douceur du miel (*bal*) aux exigences du sang (*kan*).

Aline Apostolska est née en Macédoine, en ex-Yougoslavie, a vécu à Paris et habite au Québec. Elle a travaillé dix ans à retracer ses origines et ainsi conjuguer son histoire d'amour avec l'héroïne de son livre, sa grand-mère Bernarda. « Je suis venue embrasser mes ancêtres. Un à un, je les ai posés sur l'eau comme des offrandes à l'absurdité humaine. »

En trois tableaux comportant quelques ellipses historiques, l'écrivaine campe ses personnages dont les person-



nalités s'imposent au gré des joies et des drames. Et de l'espoir, surtout au moment de la création de la Yougoslavie de Tito en 1945. « Au prix de beaucoup de massacres et de guerres, tous les Slaves du Sud se mariaient, vivaient, construiraient ensemble. » Mais à trop vouloir expliquer, l'historienne de formation se perd dans des détails inutiles et même lassants. Parfois, la langue s'embrouille et vacille. L'auteure s'est-elle égarée pendant sa longue gestation ?

Dommage que les cartes géographiques proposées ne soient plus récentes car de 1992 à 2005 beaucoup d'eau a coulé... sous les ponts.

Michèle Bernard

Marco Micone
MIGRANCES
suivi de **UNA DONNA**
VLB, Montréal, 2005,
80 p. ; 14,95 \$

Deux pièces de théâtre dont l'action se joue entre deux lieux, à deux époques, et qui mettent en scène des gens errant entre deux vies, deux âges, deux cultures.

Les combats livrés pour mener à bien une existence d'émigré semblent doubler les problèmes qui sont de tous ordres. Les difficultés d'adaptation ; le sentiment de n'être chez soi nulle part ; la recherche constante de reconnaissance, que l'on ne trouve ni chez les

étrangers qui nous ignorent ni chez les parents qui nous en font le reproche ; l'impossibilité d'échanger des souvenirs avec l'entourage ; le désir de s'engager dans des fonctions, des luttes sociales qui demeurent celles du pays d'adoption ; la vie amoureuse que les différences de nationalité rendent complexe ; les amitiés inexplicables, qui s'attirent la critique, parce que liées autant par des affinités que par le besoin de protection ou d'argent ; la difficulté de communiquer à ses enfants ce que l'on a été ailleurs, avant, et que l'on continue d'être fondamentalement ; l'alternative tenaillante du possible retour en terre natale ; l'envie irrépressible d'y rester une fois qu'on y est, d'y continuer ou d'y refaire sa vie sans autre ambition que d'être et de retrouver son sentiment identitaire, pour en donner la fierté à ses propres enfants.

Autant d'essais, d'erreurs, d'espoirs, et de déceptions. Les décisions prises au départ pour fuir une réalité difficile ont mené vers une autre réalité qui l'est également. Et, triste constat, on ne se fuit pas soi-même et on peut reproduire ailleurs les mêmes relations ou situations inconfortables qui nous ont chassé.

Plus le temps passe, plus l'étau se resserre. Vivre une vie ailleurs, c'est difficile, mais mourir ailleurs, au milieu d'étrangers qui ne se préoccupent pas vraiment de nous, c'est une perspective désolante.

Retourner, recommencer, fuir à nouveau pour au moins achever la route sur un sol ami, avec des couleurs, des odeurs et des images familières ? Peut-être...

Ces deux courtes pièces de Marco Micone, écrivain d'origine italienne, portent à réfléchir sur la capacité de faire des choix, la difficulté de vivre avec ces choix et la possibilité de revenir en arrière.

Réjeanne Larouche